

# ÉPISE DE LA CAMPAGNE D'ALSACE DU DEUXIÈME RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE

*Extrait du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique au combat. Par Alain Guth*

## **JOURNÉE DU 25 NOVEMBRE 1944, LA NUIT DE GALFINGUE ET LA PRISE DE BERNWILLER**

Le 2<sup>ème</sup> régiment de chasseurs d'Afrique aux ordres du colonel Sudre, puis du colonel De Lépinay est mis sur pied le 1<sup>er</sup> avril 1943 sur le type des régiments de chars de division blindée américaine. Il comprend :

Un état major

Un escadron hors rang

Quatre escadrons de chars légers et moyens numérotés de 1 à 4

Le 9 septembre 1944, à l'aube, le 2<sup>ème</sup> RCA prend contact avec le sol de France sur la plage de Saint-Tropez. Il rejoint rapidement dans la région de Dijon les autres éléments de la 1<sup>ère</sup> division blindée. Le 18 novembre le régiment est regroupé dans la région de Blamont dans le département du Doubs prêt à exploiter en direction de Delle les succès de la 9<sup>ème</sup> division d'infanterie coloniale. La mission du régiment est de forcer le passage de la Largue, amorcer le débordement de Mulhouse et mettre la main sur tout passage du Rhin signalé libre entre Huningue et Kembs.

Le 25 novembre, le 3<sup>ème</sup> escadron est en pointe d'une vaste manœuvre conçue par le général de Lattre pour détruire et refouler les Allemands qui nous gênent encore beaucoup dans le Sundgau et le long des Vosges. Cette manœuvre aura son plein épanouissement quelques jours plus tard et obtiendra un entier succès.

Le matin du 25 est clair et le soleil se fait précéder de quelques effets de nuages de fort bon aloi, tant mieux car quoi de plus agaçant et de plus imprécis qu'un périscope envahi de gouttelettes tenaces devant un horizon bouché ? L'escadron est précédé d'un peloton de chars légers et nous avons le concours d'une section de génie et d'une compagnie du 2<sup>ème</sup> Zouaves. Et nous voilà démarrant vers Didenheim, premier objectif où l'on sait trouver une centaine d'Allemands décidés. La première crête franchie

ne révèle aucune arme anti-char. Après des combats dans Didenheim, Hochstatt est atteint sans difficulté et traversé sans coup férir. La marche continue un peu plus lentement car nous abordons une forêt à la mine peu engageante. Tout le monde observe et scrute ardemment les buissons, bas-côtés, arbres d'où peut partir à tout moment, le coup fatal. Il est maintenant 18 heures, tout se passe bien, et nous voilà enfin débouchant de la verdure. Il fait presque nuit et, devant nous, nous distinguons notre dernier objectif : le village de Galfingue à l'aspect calme et endormi. Nous ne doutons, certes pas que se paisible endroit allait en quelques heures devenir le théâtre d'une symphonie étourdissante pour « Panzerfaust » et « frein de bouche ».

Dès les premières maisons un bazooka immobilise un char léger ; aussitôt le char « Tonkin » lâche quelques rafales et un obus de représailles met le feu à une grange. La fumée est gênante mais les flammes nous apportent une réconfortante clarté. Les fantassins mettent pied à terre et commencent à tirer ; on n'y voit pas grand chose mais il est préférable de liquider cette affaire tout de suite plutôt que d'attendre le jour. Le « Tonkin » reprend sa marche, suivi des fantassins, les mitrailleuses prennent à partie les encoignures et recoins. Le « Tonkin » est bazooté mais sans mal. Les coups de feu et rafales se succèdent rapidement, les incendies se propagent et l'atmosphère n'est pas très rassurante. Au moment où le « Tonkin » passe devant l'église, il reçoit un deuxième panzerfaust en plein dans le réservoir, qui l'immobilise. Il commence à flamber, mais heureusement ses extincteurs se mettent en fonctionnement et l'incendie est maîtrisé. L'infanterie nettoie les maisons environnantes. Les premiers prisonniers arrivent, ce sont pour la plupart des Russes volontaires encadrés par sous-officiers et officiers SS. Bientôt une bonne partie du village est entre nos mains et, à 23 heures nous pouvons considérer que l'affaire est liquidée. Nous avons environ 80 prisonniers, 2 canons de 77 et ...une caisse de beurre ! Le colonel arrive sur les lieux, suivi de son immense colonne qui

embouteille complètement la partie centrale du village. Les ordres sont aussitôt distribués et le dispositif de nuit, pris. Les issues en direction de Heimsbrunn, Bernwiller et Spechbach sont gardées par des chars. Tout le monde s'organise, se restaure et prend ses dispositions pour passer la nuit, car, si la fatigue se fait sentir, on a malgré tout, l'impression d'être un peu en l'air dans ce petit village à peine conquis.

Vers une heure du matin, un ronronnement continu tire l'oreille d'une sentinelle du troisième peloton. Lointain, mais pas comme les autres et bientôt accompagné d'un et de deux et de plusieurs. Le silence total de la nuit nous permet de bien écouter. Il n'y a pas de doute, ce ne sont pas des moteurs de chez nous. Mais le bruit paraît prendre une autre direction que la nôtre. On verra bien demain et tout le monde, sauf un homme de garde par char, se remet à dormir. Les chars du 3<sup>ème</sup> peloton sont en quinconce dans la rue principale, une section de fantassins occupe les lisières de cette partie du village. Une première fusillade surgit tout à coup, dans la nuit, vers 1H50, assez soutenue, nourrie. Puis subitement l'orage éclate. De tous côtés, les obus arrivent en trombe, déchirant l'air, à une vitesse impressionnante. Au-dessus de nous les mitrailleuses emmêlent rageusement leurs traînées de feu, rasant les toits, et leurs éclatements secs sont bientôt renforcés de magnifiques et flamboyantes explosions des Panzerfausts qui tombent un peu partout tirés d'où on ne sait d'où. Deux secondes pour que tout le monde soit à son poste, mais que comprendre dans tout ce tintamarre, on ne voit rien et d'où cela vient-il ?

Soudain une forme imprécise mais impressionnante surgit devant nous, tout près. Avant de rendre compte de quoique ce soit cette ombre crache une flamme gigantesque. Le canon posté près du transformateur reçoit de plein fouet un obus qui le met en morceau. Pauvres servants qu'êtes vous devenus ? La pièce à gauche tire à bout portant, mais son intervention attire une réplique brutale qui la met hors de combat. Un, deux, trois coups partent, rapides, la maison de droite est en feu et dégage une épaisse fumée noire qui prend des aspects terrifiants sous les lueurs de l'incendie, l'half-track qui est juste au pied du mur est touché, le conducteur en jaillit en torche et se roule à terre dans d'horribles souffrances. L'half-track de gauche subit le même sort. Et bientôt la nuit devient dantesque. La fumée nous gêne terriblement, un écran opaque s'est formé devant nous. Tout le monde tire au jugé, il faut se garder de tous côtés car les fantassins allemands se sont infiltrés et nous prodiguent

des rafales d'armes automatiques et des tirs de bazookas. Des deux côtés, une gigantesque sarabande de mitraille et d'obus se déchaîne et le duel devient sauvage. La rue où nous sommes est prise en enfilade et le duel devient sauvage. L'« Anjou » évite de justesse un obus qui fracasse le mur contre lequel il se trouve. Le « Maroc » et « l'Ile de France » tirent tant qu'ils peuvent, le « Béarn » est touché de plein fouet, heureusement pour lui ce n'est qu'explosif. Soudain l'écran de fumée se déchire et le bout d'un canon d'un char ennemi apparaît à 40 mètres, crachant, fumant, sûr de lui. Puis soudain plus rien une fumée noire et rouge l'entoure et le happe. Au même moment le lieutenant De Saint Trivier, qui descendu de son char, est venu en personne se rendre compte de la situation, tombe au milieu de la rue, mortellement atteint. L'« Ile de France » se déplace et prenant la rue en enfilade, lâche tout droit devant lui, au ras du sol, deux perforants coup sur coup, une immense flamme jaillit là-bas, touché, comme il flambe bien ! Une avalanche de balles et d'obus déferle sur cette carcasse qui commence à exploser et soudain une fusée verte (signe de repli chez les Allemands) monte et illumine le sol. L'infanterie se précipite dans un magnifique élan, embrochent quelques fuyards, mais le gros s'est déjà sauvé. Un calme impressionnant succède à l'inferral tapage de tout à l'heure, rien on entend rien si ce n'est le craquement des maisons qui brûlent et s'effondrent. Les minutes passent, toujours rien et nous attendrons ainsi jusqu'au lever du jour, les yeux brûlés de sommeil et les nerfs en pelote. C'est alors seulement que nous réaliserons devant le triste spectacle éclairé d'un jour sale et grisâtre, de ces cadavres, de ces carcasses tordues par le feu, de ces deux canons détruits écrasés par le gros fantôme, qui est là encore fumant. Nous pouvons alors nous rendre compte qu'après avoir fait ses premiers dégâts, il s'est aventuré, confiant et qu'un obus probablement tiré par le « Maroc » lui a coupé une chenille. C'est alors qu'il a voulu reculé et ce faisant il a fort agréablement présenté son flanc aux perforants de l'« Ile de France ».

Nous apprenons également que 77 blessés sont passés au poste de secours durant cette nuit où le médecin auxiliaire Téboul a été grièvement blessé comme bien d'autres officiers, sous-officiers et chasseurs. Les renseignements nous arrivent et nous apprenons avec un certain froid dans le dos que 10 de ces puissants automoteurs « Jagdpanthers » avaient encerclé le village et que profitant de leur soutien massif, l'un d'eux avait tenté de forcer le passage, escorté d'une compagnie de fantassins dotés de Panzerfaust et d'armes automatiques.

Mais l'ennemi a fuit, le village a souffert mais il nous est resté. Et leurs monstres n'ont pas fait peur à nos braves soldats, et c'est avec une juste fierté qu'ils se souviennent de cette nuit de cauchemar, de cette nuit de victoire.

Une plaque fixée sur le mur d'enceinte de l'église de Galfingue rappelle aux habitants et aux visiteurs les durs combats du 25 et 26 novembre 1944 pour la libération de ce village. Les noms des tués y sont gravés.

Sont tombés au champ d'honneur cette nuit d'automne :

Le lieutenant Marie de Saint-Trivier

Le chasseur René Fernandez

Ont été grièvement blessés et transportés à l'hôpital de Besançon :

Le sous-lieutenant Jean Eyrin

Le médecin aspirant Albert Téboul

L'aspirant Lavigne

Le maréchal des logis-chef Jean Colonna d'Istria

Le brigadier-chef René Fieujean

Le chasseur Maurice Barthel

Dans L'après-midi du 27 novembre le mouvement en avant est repris et nous avons pour mission de délivrer le village de Berwiller.

A l'heure H, fixée à 13 heures, nous débouchons accompagnés des zouaves et sommes accueillis à la première crête par quelques rafales de « 88 » explosifs qui mettent à mal un certain nombre de nos fantassins. Des automoteurs nous attendent à l'objectif. La progression s'arrête et l'artillerie arrose copieusement le village. L'ennemi n'ayant plus de réaction, nous débouchons de la crête prudemment et nous avançons vers le village, mitraillant de tous nos tubes. Les maisons des lisières se mettent à flamber et nous pénétrons dans les premières rues du village à travers un épais rideau de fumée. A peine sommes nous là que de toute part derrière nous surgissent les habitants qui viennent nous acclamer alors que nous mitraillons encore systématiquement devant nous par crainte des Panzerfausts. A nous le bon vin d'Alsace, le schnaps et les baisers des charmantes alsaciennes. Par un hasard dû aux manœuvres effectuées pour aborder le village, le char « Alsace » avec l'aspirant Chevallier se trouve en tête pour le nettoyage des rues et autour de lui, c'est une foule en délire.

L'allemand s'est dérobé et nous ne réussissons à faire que quelques prisonniers. Ce voyant le commandant Dewatre décide de se lancer à la poursuite des fuyards malgré la nuit qui est proche et de gagner le prochain village Burnhaupt-le-Bas. Il faut faire vite, les chars devront foncer seuls sur la route. En avant....

Ainsi s'élancent dans l'ordre : l'« Alsace » (Chevallier), le « Morbihan » (Michaud), le « Gascogne » (Reynet), le « Moselle » (Rossi), le « Savoie » (Darneau), le « Roussillon » (Godard), le « Touraine » (Jamet) et un tank destroyers.

Un kilomètre se passe sans incident puis on entend à la radio « Godart de Chevallier, il y a des coups qui tombent devant moi, cela doit être notre artillerie qui tire trop court, veuillez les prévenir », « Chevallier de Godart, les tirs d'artillerie ne sont pas déclenchés, observez bien », « à tous de Chevallier, ça y est ! Vu on me tire de la gauche à 2000 mètres, concentration de feux ». Effectivement d'une crête sur notre gauche s'allument des éclairs de départ et se dessine dans la fumée qu'ils crachent la silhouette massive des automoteurs. « De Jamet, on nous tire aussi du bas du clocher du petit village sur notre gauche ». Là aussi à 600 mètres est embossé un automoteur. La colonne s'est immobilisée, toutes les tourelles sont à gauche et crachent tout leur feu. D'un seul coup le « Morbihan » est touché et explose. De toutes parts les obus pleuvent sur nous. Beaucoup de nos coups sont au but et on les voit ricocher dans des gerbes d'étincelles. De gigantesques flammes s'élevaient de l'« Alsace » ; il vient d'être lui aussi touché. Dans les chars, c'est un enfer, les chargeurs enfournent les obus à toute vitesse, ruisselant de sueur. Les mitrailleuses sont rouges. Maintenant c'est au tour du « Savoie » et du « Roussillon » d'être pris à partie. En effet ces deux chars là touchés, tout le reste de la colonne aura sa retraite coupée car le tout terrain est détrempe et il n'est pas question de quitter la route. Il n'est plus question d'avancer. « tirer vos fumigènes, embossez-vous aux lisières du village » l'écran de fumée s'élève peu à peu devant nous, les automoteurs continuent à nous tirer au hasard. Sous le tir des explosifs, les chefs de chars à pied guident leur engin en marche arrière. La nuit tombe et nous apercevons au loin devant nous, les lueurs rougeoyantes des deux malheureux chars qui continuent à flamber et exploser.

Le calme revient, les rescapés nous rejoignent, hélas ils ne sont que deux (Garcia et Ibanez ) ils nous signalent qu'il y a un blessé par terre à côté de l'« Alsace ». Ferrer, Ibanez et le chef

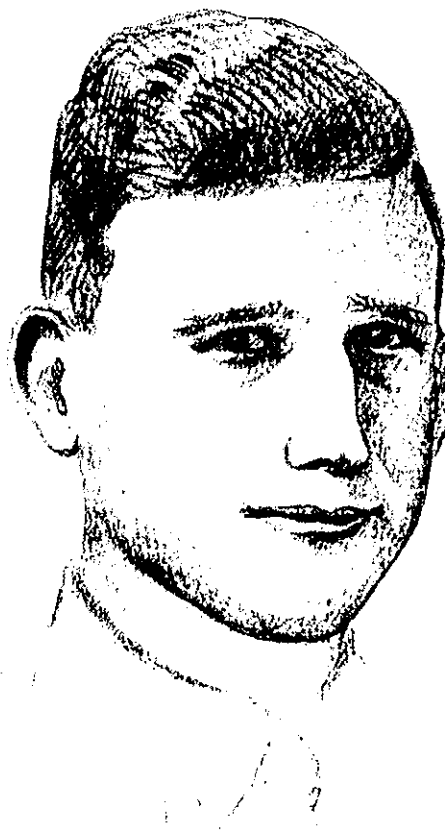
Jamet y retournent en rampant : c'est Monso qui est là dans le fossé, une jambe arrachée, désespéré, cherchant à se tuer avec son colt qui heureusement s'est enrayé.

D'un seul coup, nous venons de perdre l'aspirant Chevallier, le maréchal des logis Michaud, les brigadiers-chefs Carrière, Charlet, les chasseurs Bardouille, Munoz. Mais ils seront vengés ! Dès le lendemain nous fonçons de nouveau matraquant les fuyards jusqu'à Burnhaupt-le-Haut où jonction faite avec la 5<sup>ème</sup> division blindée, on arrête notre progression.

A l'entrée de Bernwiller une stèle commémore cette tragique journée du 27 novembre 1944 relatant la perte des chars « Alsace » et « Morbihan » et de leur valeureux équipage.



*Un obus, probablement tiré par le «MAROC», lui a coupé une chenille...*



*Le Lieutenant de SAINT-TRIVIER (croquis de Rataboul).*



*... Encore fumant et lamentable, il agonise.*

